

Le Samedi

VOL. III - NO. 33

MONTREAL, 23 JANVIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

UNE DES GLOIRES DU CANADA



MADAME ALBANI SUR LA SCENE, A L'ACADEMIE DE MUSIQUE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 23 JANVIER 1892.



La peine, c'est l'ordre du crime.

L'amitié est la perfection de la charité

De deux femmes, prenez celle qui voudrait de vous.

Les questions montrent l'étendue de l'esprit, et les réponses sa finesse.

Il n'y a pas de succès possible sans beaucoup de travail et une grande persévérance de volonté.

A mesure que vous serez empêché de faire le bien que vous désirez, faites plus ardemment le bien que vous ne désirez pas.

C'est la vie simple, ce sont les occupations utiles qui font goûter les moindres délassements, tandis que les divertissements ne sont autre chose qu'une broderie sur un fond d'ennui.

On parle de l'intelligence des chiens. Battez ceci. Une chienne, dont les petits avaient été volés, était en train l'autre jour, d'attacher un crêpe à la porte d'un marchand de saucisses.

PAS DE CRAINTE

Madame de Lapoigne.—Je tremble pour notre fille en la voyant épouser ce jeune homme. On dit qu'il traite sa mère et ses sœurs comme des esclaves.

Monsieur de Lapoigne.—Ne crains rien, ma chère, il aura à changer de manière avec notre fille; elle tient de toi.

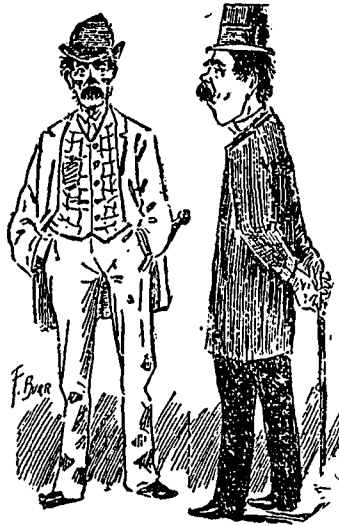
QUESTION D'INTERPRÉTATION

Gaspard Lebeau envoie à son ami, Jos. Belleflute, l'invitation suivante:

"Viens donc prendre le lunch chez Victor, demain midi, avec trois autres amis."

Belleflute, homme d'exactitude, si jamais il en fut, arrive juste à l'heure, le lendemain midi, avec trois de ses amis à lui.

TROP CONSCIENCIEUX



Brûlequeue.—Hello! Je te croyais en place.
Gorgesèche.—Oui, je suivais un lecteur sur la température. Il m'exhibait comme victime de l'ivrognerie.
Brûlequeue.—Sa campagne est finie!
Gorgesèche.—Non; mais ça lui coûtait trop cher pour me souler.

SURTOUT, PAS DE RIDICULE

Têtebrosse (7 hrs a. m.)—Bonté divine! Les voleurs ont enlevé nos vêtements. Qu'allons-nous faire?

Espritfort.—Il nous reste nos habits de soirée; mettons-les

Têtebrosse.—Y penses-tu? Faire rire de nous par tout le monde!

Espritfort.—Qu'est-ce que tu veux faire? Allons toujours déjeuner; nos amis vont croire que nous avons passé la nuit blanche.

Têtebrosse.—C'est ça; pour tout racheter nous ferons les hommes ivres.

UN HEUREUX

La maîtresse de pension.—Nous allons avoir un nouveau pensionnaire demain; un monsieur Delarouille.

Jules Pasdedents (attaquant son beefsteak).—Oui? Un joli nom; je crois qu'il se plaira ici et qu'il sera satisfait.

La maîtresse de pension.—Pourquoi?
Jules Pasdedents (qui n'a pas encore raison de son beefsteak).—Parce que la rouille mange le fer.

ÇA NE COÛTE RIEN POUR VOIR

Madame Seportebien.—Bonjour, madame de Latabatière, comment est votre bambin, ce matin?

Madame de Latabatière.—Il a un bien gros rhume. Antoine, toussé pour montrer à madame.

NOS CHÉRIS



La bonne.—Faut pas pleurer parce que je t'ai traité de singe.
Lolo.—C'est pas ça. Pourquoi que vous ne voulez pas me mettre une queue?

MOTS D'ENFANTS

Le prétendant (au petit frère de la belle).—Quel âge as-tu maintenant, Philippe?

Philippe.—J'ai quatre ans.

Le prétendant.—Tu te trompes, Philippe. Tu es plus vieux que cela.

Philippe.—Non, non; si Elodie n'a pas plus de dix-huit ans, moi je n'ai pas plus de quatre ans.

Madame Portehaut.—Je vous prie, laissez donc votre fils prendre le dîner avec nous; ça fera tant plaisir à mon Fernand.

Fernand.—Oh! oui, madame, laissez le donc, j'ai entendu maman dire que vous laissez manger comme un petit cochon; oh! je n'ai jamais vu manger de petit cochon.

TRÈS SENSIBLE

Le garçon.—Pardou, monsieur, mais il n'est pas permis de siffler dans ce restaurant.

Le voyageur.—Mais je ne dérange personne! Je suis seul.

Le garçon.—Je sais, monsieur; mais le dernier lot de fromage que nous avons acheté est très sensible.

LES RESPONSABILITÉS DU FACTEUR



Un jill d'Éri.—Je vous en prie, facteur, laissez-moi voir dans votre sac. Je veux savoir si Adèle Larcher a des cartes du Jour de l'An.

Chœur de curieuses.—Oh! oui, laissez-nous voir!

LES EFFETS D'UN BON DISCOURS

Deux individus qui s'étaient montrés trop complaisants envers ce bon Bacchus, sont traduits devant le juge. Un de leurs amis, aussi ému que ses copains, se fait leur avocat. A peine a-t-il commencé que le juge, furieux, l'interrompt:

—Sergent, libérez les prisonniers et enfermez-moi ce gibier.

LA NATURE EST BIZARRE

Jules.—C'est dommage tout de même que les femmes ne portent pas de plume.

Paul.—Mais un grand nombre en portent sur leurs chapeaux.

Jules.—Je veux dire que les plumes ne leur poussent pas comme aux oiseaux.

Paul.—Quel singulier souhait!

Jules.—Tu sais, les oiseaux perdent leurs plumes plusieurs fois par année.

Paul.—Eh bien?

Jules.—Et pendant que les plumes s'en vont, ils ne chantent pas.

Paul.—Et après?

Jules.—J'ai justement une sœur qui prend des leçons de chant.

UNE CONNAISSANCE SUSPECTE



—Merci, nous ne recevons pas cette année.

LE "SAMEDI"

LE SAMEDI, tout jeune journal qu'il soit, a su néanmoins attirer l'attention de tous, non pas du Canada seulement, mais aussi de la France et de la Belgique. Monsieur Jules Bongrand, rédacteur du journal *Les Abeilles* de Paris, est notre correspondant français. Ce monsieur n'est pas complètement étranger au Canada, vu qu'il a déjà correspondu pour plusieurs journaux ici. C'est une bonne note pour LE SAMEDI, et nous sommes certains que nos lecteurs n'en bénéficieront que plus.

UN PÈRE IDEAL

M. B... est au comble de ses vœux. Il est père d'un gros garçon depuis huit jours. Avant-hier, il descendait la rue Saint-Denis d'un pas allègre, lorsqu'il tombe sur son ami D..., auquel il s'empresse d'annoncer l'heureuse nouvelle. L'ami, qui a toutes les manies du vieux garçon, lui débite les banalités d'usage.

Le père, gonflé de son récent bonheur, lui coupe la parole :

—Merci de tes bons souhaits; mais il faut que tu viennes le voir. C'est un vrai chérubin.

L'ami.—Pour te faire plaisir, c'est entendu; mais tu sais qu'un vieux loup comme moi est mauvais juge en ces circonstances; pour moi, tous les bébés se ressemblent. Je suppose que c'est tout le portrait de son père.

Le père.—On me le dit, quoique, entre nous, je n'y trouve guère de ressemblance. Mais, dis donc, en voilà assez sur ce sujet.

L'ami.—Tu m'étonnes, vraiment. Quoi! déjà dénaturé?

Le père.—Laisse donc. Crois-tu que parce que je suis père pour une fois, je vais me toquer et faire rire de moi comme tant d'autres? Il ne manquerait plus que cela, que j'assomme les gens du matin au soir en leur débitant des insanités sans nombre sur le compte du petit, comme si c'était chose si rare qu'un bébé.

L'ami.—Oui, je comprends. Quelles sont les nouvelles à la bourse?

Le père.—Rien qui vaille. Tout est mort; pas moyen de faire fortune aujourd'hui. Aussi, lors-

que, assis à côté du berceau, je regarde ce cher petit ange dormir de son doux sommeil, je me sens parfois le cœur serré et je me demande avec angoisse, quand il sera grand, car il grandira, n'est-ce pas? si mes moyens me permettront alors de lui donner une éducation classique. Pas plus tard qu'hier, je disais à Jean-Marie... Tu connais Jean-Marie, n'est-ce pas? Non. C'est un brave garçon; il est père aussi, mais c'est d'une petite fille, née le même jour que mon petit Jules. A propos, il s'appelle Jules, mon petit, où avais-je donc la tête de ne pas te l'avoir dit plus tôt? c'est la mère qui l'a voulu. Il paraît qu'elle affectionne ce nom-là. La petite de Jean-Marie ne pèse que six livres, tandis que mon Jules en pèse dix...

L'ami.—Que disiez-vous donc à Jean-Marie?

Le père.—Ah! oui... je disais à Jean-Marie... mais qu'est-ce donc que lui disais? ah! j'y suis. Il m'avait arrêté pour me demander le prix d'un petit carrosse que j'ai acheté pour bébé. Tu sais, le lendemain de la naissance, je suis sorti de bon matin et j'ai acheté la plus belle voiture d'enfant que j'ai pu trouver. C'est un vrai bijou, mais tu la verras et tu me diras ce que tu en penses. Je sais bien que l'enfant est encore trop jeune pour y être promené, mais laissez faire, il grandira un de ces jours; Tous les enfants grandissent. Crois-tu que...

L'ami.—Que sept jours font une semaine et que par conséquent, ton gaillard compte déjà une semaine, je n'en ai pas le moindre doute. Mais où donc restes-tu dans le moment. On m'a dit que tu étais démenagé?

Le père.—C'est vrai. Je reste aujourd'hui sur la rue Sherbrooke. Tu sais, ce haut de maison que j'avais ne faisait plus l'affaire; l'enfant y serait trop à l'étroit. J'ai aujourd'hui une belle maison et je propose de convertir tout le troisième étage en une vaste salle où le petit pourra jouer à son aise. J'ai horreur des escaliers; les enfants aiment tant à se traîner et un accident est si vite arrivé. Cela me rappelle le premier bébé de ma sœur, qui...

L'ami.—Mais comment est elle, cette chère

LES ASPIRATIONS SOCIALES



Apolline.—Madame, je vous laisse à la fin du mois.
La dame.—Oui! Et pourquoi donc?
Apolline.—J'ai entendu monsieur vous dire en partant ce soir: "Où est donc la servante?"

UNE IDYLLE



Voilà un heure qu'elle est là, et elle attend toujours. Lui, il ne viendra pas. Non, triste à dire, il ne viendra pas. Et cependant, ils s'étaient promis. Malgré ses serments, malgré son amour, il ne viendra pas; car en franchissant une haie, il est tombé dans un panier d'œufs. Le malheureux, il est là grelottant dans le coin d'un bois, attendant qu'il fasse noir pour retourner au village.

enfant? Tu te rappelles qu'avant son mariage, nous étions de vrais amoureux.

Le père.—Lise? Elle est toujours bonne enfant et elle adorent son mari. Ils en ont trois maintenant. L'aîné a cinq ans et le dernier treize mois. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, son bébé avait la coqueluche. Je lui ai fait dire de ne pas mettre les pieds à la maison de sitôt.

L'ami.—As-tu été au théâtre ces jours derniers?

Le père.—Non. Je n'en ai pas le temps. Je me proposais d'aller applaudir la divine Sarah dans son rôle de Cléopâtre, mais, ce soir-là, un samedi nous sommes restés à table un peu plus longtemps que d'habitude ma femme était souffrante, et comme je tombais de sommeil, je me suis couché. Mon petit Jules est déjà sujet aux coliques, et avant hier, je ne me suis endormi qu'au matin. Je voudrais bien savoir pourquoi les enfants choisissent la nuit, plutôt que le jour, pour avoir la colique...

Mais en ce moment, l'ami était arrivé à destination; il partait pour Québec et le train allait se mettre en marche. Le père lui serre encore une fois la main et lui dit:

—Prends bien garde d'oublier mon invitation. Viens quelqu'un de ces soirs, prendre le thé sans cérémonie. Après le souper, nous pourrons fumer et causer à notre aise et je m'engage, parole d'honneur, de ne pas prononcer une seule fois le mot bébé. Tu sais comme j'abhorre ces bavards sempiternels, qui parlent à tort et à travers et vous font dormir debout avec des contes ennuyants à propos de leurs marmots. Tu sais que tu n'as pas encore vu mon petit Jules, et... mais le train est parti.

RARE

Un individu se plaint que sa servante n'est jamais à la maison quand il en a besoin.

—Sur vingt fois qu'elle sort, dit-il elle entre à peine une fois.

DE L'INTELLIGENCE EN AFFAIRES

—Je suis l'auteur d'une trouvaille qui mérite à coup sûr, les honneurs d'un brevet, disait dernièrement dans un café, un commis-voyageur, qui savourait tranquillement un excellent verre de Châblis.

Depuis des années, mon tailleur et certains autres créanciers hargneux me faisaient une guerre acharnée. J'avais beau leur faire les plus belles promesses, ils ne voulaient rien entendre, il leur fallait des espèces sonnantes. Cet automne, il me fallait un habillement à tout prix, je n'avais pas le sou et je savais que mon tailleur ne me ferait plus crédit sous aucun prétexte. J'eus pourtant l'habillement et voici comment :

En cherchant dans un tiroir, je mis la main sur un vieux livre de banque, qui me servait autrefois lorsque j'avais encore un petit capital à mon avoir. Une idée lumineuse me vint aussitôt. Pourquoi ne jouerais-je pas à la banque ?

Je fais plusieurs entrées dans mon livre, comme si je venais de faire autant de dépôts et le lendemain, je diminue mon capital en me faisant payer un certain nombre de chèques, que j'étais censé avoir remplis de la manière ordinaire. Je continuai ce jeu pendant quelque temps, si bien qu'un beau jour je me trouvai à la tête d'un capital simulé d'environ \$5,000. Je mis ce livre dans la poche d'un vieux paletot que j'envoyai porter chez mon tailleur, sous prétexte de certains raccommodages pressés.

Le surlendemain, je passe prendre mon habit, mais, bonté du ciel, quel changement chez mon tailleur ! Je ne le reconnaissais plus. Lui d'ordinaire si malsade, si revêché, il avait le visage tout épanoui et il était d'une politesse, d'une gentillesse que je ne saurais dépeindre.

Sur le point de sortir, il m'arrête et me dit de sa voix la plus caressante :

AMÉNITÉS FÉMININES



Emma. —Ma chère, quel voile charmant ! Et si de saison ?
Elise. —De saison ? Comment... ?
Emma. —Oui, dans le temps des fêtes : imite si bien le pudding au raisin.

TRAVAIL EN PARTIE DOUBLE



Madame Sidon. —Mon ami, j'ai magasiné toute la journée, je me meurs de fatigue.

Monsieur Sidon. —Pas tant que moi.

Madame Sidon. —En voilà ! Monsieur qui passe toute sa journée au bureau ! Mais alors à quoi... ?

Monsieur Sidon. —A acquitter les factures qui m'arrivaient de tous côtés. Je comprends maintenant.

—J'ai là des draps superbes, quelques échantillons semblables au premier ordre et qui feraient, j'en suis sûr, très bien votre affaire. N'avez-vous donc pas besoin de quelques habillements neufs pour cet hiver ?

—Non, lui dis-je, je vous remercie tout de même. J'aime beaucoup vos draps, qui sont en effet superbes ; mais mes moyens ne me permettent pas de faire dans le moment une pareille dépense. — Mais à quoi bon continuer.

Bref, j'ai l'habillement depuis huit jours et la facture est encore à acquitter.

MÉMOIRE DE CHIEN

Voici une histoire authentique. Le propriétaire du chien est l'un des membres les plus actifs du club de la chasse.

L'hiver de l'an mil huit cent quatre-vingt-cinq avait été très rigoureux et les gelées très fortes. Le monsieur dont il est question se promenait avec son chien sur la glace au-dessus de l'écluse d'un moulin du voisinage où l'eau était généralement très profonde. Tout en se promenant, le monsieur échappa une belle tabatière qui attrapa un trou, et se perd dans l'eau. Le chien, témoin de l'accident, essaie en vain de repêcher la tabatière et en paraît tout peiné ; il semble

suivre à regret son maître qui s'en retourne à la maison, sans plus songer à la perte qu'il venait de faire.

Deux mois plus tard, la glace avait complètement disparu et maître et chien se retrouvent au même endroit. Aussitôt, le chien se met en arrêt et semble chercher à se rendre compte de quelque chose ; puis l'instant d'après, il s'élançe, se jette résolument à l'eau, plonge et reparait avec la tabatière disparue, qu'il va déposer, tout joyeux, aux pieds de son maître.

CE QU'IL FAUT ENSEIGNER AUX FILLES

Donnez à vos filles une éducation soignée.

Qu'elles soient bonnes cuisinières, sachant préparer le potage, aussi bien que faire rôtir un gigot.

Apprenez leur à laver, repasser, repriser les bas, coudre un bouton et faire leurs propres robes.

Apprenez leur à ne dépenser que selon leurs moyens.

Apprenez leur qu'il vaut bien mieux porter une robe de calico, qui est payée, qu'une robe de soie achetée à crédit.

Accoutumez-les à faire les achats de la maison et à voir à ce qu'il n'y ait pas d'erreur dans les chiffres.

Apprenez leur qu'une bonne santé et un visage frais valent mieux que le meilleur des cosmétiques.

Enseignez leur le gros bon-sens, la confiance en elles mêmes et l'amour du travail.

Enseignez leur que se marier à un homme sans principe, c'est s'embarquer sur une mer sans boussole, ni gouvernail.

Enseignez leur, si vos moyens le permettent, la musique, la peinture et tous les autres agréments ; mais insistez pour qu'elles lisent chaque jour quelques pages d'un bon livre.

IL Y A TRÉSOR ET TRÉSOR



Le banquier. —Ainsi, Ventrecreux t'a demandée en mariage sur les marches mêmes de ma banque !

La fille du banquier. —Je le crois du moins, puisqu'il m'a dit : "Voulez-vous être ma vie, mon trésor ?"

Le banquier. —En disant cela, est-ce toi qu'il regardait ou ma banque ?

LES CRUAUTÉS DU MÉNAGE



Elle, impatientée. — Le chien du voisin a encore mordu maman, ce matin. Enfin, que te proposes-tu de faire
Lui. — Le cours l'acheter.

POUR ÉVITER LES COLLISIONS
DOMESTIQUES

Un moyen assez ingénieux, pour éviter les scènes de famille, nous est suggéré par un octogénaire, qui nous assure l'avoir lui-même mis en pratique depuis de longues années. Voici :

Lorsque j'arrive tard à la maison, parfois un peu en ribotte ou de mauvaise humeur, je porte mon chapeau en arrière. C'est un signal.

La femme alors est muette comme un poisson. Quand, à son tour, elle fait irruption dans le salon, un nœud de ruban rose sur l'épaule gauche, je sais qu'elle a une attaque de nerfs ; que la tempête gronde. C'est à mon tour de me taire. Je crois que si ce système était généralement suivi, et qu'on arborât de temps à autre certains signaux de convention, il y aurait bien moins de malentendus et de querelles dans les familles ; les collisions seraient moins fréquentes et les conséquences bien moins désastreuses. Puis, la voie déblayée, la paix et l'harmonie rentreraient de de nouveau au foyer conjugal.

FORMES PARLEMENTAIRES

Dans le feu de la discussion, il est permis de dire à un adversaire qu'il ne respecte pas la vérité, qu'il est affligé d'une maladie d'exagération ridicule et que, par moments, il éprouve le besoin de ne pas se tenir dans le domaine des faits ou qu'il est passé maître dans l'art de broder une histoire ; qu'il a une tendance malheureuse à plagier nos meilleurs romanciers ou qu'il a la rare aptitude de ne se souvenir que d'une manière imparfaite de certains chiffres qu'il tronque avec la meilleure grâce du monde ; qu'il a l'esprit si borné qu'il ne sait distinguer le vrai du faux, pour lequel il a un penchant naturel, ou qu'il a une manière à lui d'embrouiller les choses et de les manipuler à sa guise ; qu'il est inconséquent, bavard, malappris. Mais jamais, au grand jamais, sous peine des plus terribles châtimens, on ne devra lui dire : " Monsieur, vous en avez menti."

LE LANGAGE DES YEUX

Les yeux sont, dit-on, le miroir de l'âme ; ils servent aussi à faire connaître le caractère d'une personne. Généralement, les yeux sont bleus, ou noirs, ou bruns, ou brun clair ou gris. Cette dernière couleur se divise en une infinité de nuances plus ou moins prononcées.

Une personne stupide a rarement les yeux bleus ; les personnes intelligentes, au contraire, ont ordinairement les yeux d'un gris prononcé. Les yeux gris de fer, à pupilles dilatées, dénotent un caractère susceptible de grandes émotions. Les yeux bleus annoncent généralement un tempérament doux, un bon cœur, mais jamais un caractère bas.

Les yeux bleus sont signe d'un esprit vif, et, lorsqu'ils sont larges et clairs, c'est ordinairement l'indice d'une belle constitution physique. Les neuf dixièmes des ingénieurs de nos chemins de fer, des gardiens de phares, des sergents de ville,

des officiers des armées de terre et de mer et de ceux que l'on choisit pour certains postes à cause de leur beauté physique, ont les yeux bleus. Il est rare de trouver quelqu'un avec des yeux bleus, qui soit incapable de distinguer les différences dans les couleurs ou qui ait la vue courte. Les yeux brun-clair dénotent de l'aptitude pour la musique et une certaine grâce dans le maintien. Ce sont de très beaux yeux.

INVENTIONS A TROUVER

Avez-vous l'esprit inventif ? Voici le moment de vous enrichir. Une seule des inventions suivantes vous vaudra une fortune.

On demande :

Quelque chose, qui fera le tour des chambres pour ramasser les épingles.

Un indicateur, pour faire connaître le nom de celui qui sonne à la porte.

Un piano, qui refuse de jouer passé minuit.

Un interprète de bébés.

Un cordon bleu, qui sait à point ce qu'il faut servir aux repas.

Un chapeau, qui change avec les modes.

Une plaque posée sur la personne, avec le nom bien gravé, qui vous dispense de vous creuser la tête pour savoir qui vous avez rencontré ou à qui vous parlez.

Une valise, qui ne s'emplit pas.

Une tinette de beurre qui ne se vide pas.

Quelque chose, pour neutraliser les effets de la gravitation de manière à permettre aux maîtres d'hôtels et de maisons de pension, de placer des lits sur les murs et aux plafonds en temps de carnaval.

Un appareil électrique, pour faire le tour de la table et sur lequel seraient déposés les assiettes, les mets et les plats, etc., ce qui vous évite l'ennuï de passer à tout moment le pain, l'eau, le sucre, l'huilier, etc., etc. Un bouton électrique mettrait la machine en mouvement et chacun prendrait les objets dont il a besoin. Mais dans les maisons de pension, il doit passer comme un éclair.

Des vêtements, sans étoffe, sans coutures, sans épingles ni boutons.

Un journal, qui fera la lecture à haute voix.

Un esprit jovial, que l'on peut ajuster à volonté.

LES INCONVENIENTS DU RONFLEMENT



Loulou. Ça serait pourtant bien agréable de vivre ici, si grand papa n'y était pas !

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE



Un de nos amis qui épiait le bonhomme Noël nous décrit la manière dont il a eu accès la nouvelle année.

UNE PERSONNE AIMABLE

Certaines personnes ont le don naturel de plaire. On ne s'explique pas facilement ce pouvoir, mais on les voit forcément et sans se plaindre. Une de ces personnes passe dans la rue ; quelque chose en elle vous frappe, vous attire et vous dites à votre voisin : "Quelle charmante personne ! Paimiez-vous ?" Vous ne cherchez pas à analyser le sentiment que vous éprouvez ; vous ne connaissez la personne que très imparfaitement et pourtant vous savez déjà quelle personne c'est.

C'est une personne, qui n'est ni "trop fière", ni "trop bonne", pour ne pas pouvoir jouir de la vie et des jouissances qu'elle procure partout où elle se trouve.

C'est une personne assez bien douée pour comprendre qu'il lui est impossible d'avoir les prémices en tout.

C'est une personne douce, lente à riposter et qui n'aime pas à pousser les gens irascibles.

C'est une personne, qui sait se taire au besoin et qui a assez de tact et de savoir vivre pour éviter de blesser les susceptibilités de chacun.

C'est une personne d'humeur égale. Beau temps mauvais temps, qu'il fasse chaud ou froid, elle ne se plaint pas, elle craindrait de vous importuner.

C'est une personne, qui, si vous l'invitez chez vous, se parera de ses plus beaux atours pour vous être agréable.

C'est une personne douce et aimable, dont la conversation vous charme, et vous amuse, et qui ne fait pas l'effet d'être un pâle reflet de la demie mondaine.

C'est une personne, qui vous fait aimer la vie, tant elle a l'air de s'y plaire elle-même, et lorsque vous descendez en vous-même et sondez l'état de votre âme, n'y sentez-vous pas quelque chose qui vous dit que cette personne vous aime et que vous feriez bien d'en faire votre femme sans plus tarder ?

MAÎTRE DANS SON ART

L'élève.—Vous avez une manière admirable de faire les choses.

Le maître voleur.—Oui, je crois que je ne laisse rien qu'on puisse désirer.

LES ENFANTS MARTYRS

CHRONIQUE

Et la série en continue, navrante... Il n'est pas, en effet, maintenant de semaines à Paris où les journaux ne révèlent au public indigné un de ces drames épouvantables de famille qui sont la honte de la maternité humaine. Et, chaque fois, ce sont des descriptions terrifiantes de tortures à faire rêver un inquisiteur ; tortures inédites, car, hélas, le champ de la souffrance humaine n'est pas limité ! Ainsi, cette horrible mégère, arrêtée il y a peu de temps, qui promenait un tisonnier rougi sur le pauvre petit corps de sa fillette de huit ans ! Le plus féroce des sauvages n'aurait pas trouvé mieux pour son plus mortel ennemi — et c'est ainsi qu'une mère peut traiter son enfant, transformer en une torture de tous les instants cette vie qui, sans elle, ne serait qu'un éternel sourire !...

Ce qui encourage ces bourreaux dans leurs cruautés, c'est l'impunité relative sur laquelle ils savent pouvoir compter dans le cas où ils seraient dénoncés. Qu'encourent-ils, en effet ?... quelques années de prison ! pas davantage (sinon même moins) qu'un misérable qui tue — sans le torturer — un passant — qui ne lui est rien, — et cela pour ne pas mourir de faim ?

Mais, dira-t-on, ce n'est pas à une indulgence scandaleuse des juges qu'il faut attribuer ces condamnations honteusement dérisoires, mais à la Loi elle-même qui n'édicte pas de pénalités assez graves contre ces parents-bourreaux. Eh bien, que cela prouve-t-il ?... sinon que la loi est mauvaise est qu'il faut la changer.

Et en attendant qu'on la puisse changer, ne pourrait-on pas recommander à la police de fermer un peu les yeux quand la foule indignée des voisins veut molester quelque peu les parents dénaturés ? Si la police protégeait un peu moins les canailles contre les honnêtes gens... et un peu plus les honnêtes gens contre les canailles... la morale n'y perdrait rien, au contraire !

JULES BONGRAND,

Correspondant parisien du SAMEDI.

TRUC D'OMNIBUS



Un voyageur criant à tue-tête. — Aïo ! là. Une dame tache depuis un quart d'heure de se faire entendre de vous.

Le monsieur sourd.—Ne faites pas attention, c'est ma fille : une grande cantatrice. Chaque fois qu'elle a une chance de ne déranger personne, elle s'exerce.

BIEN AVEUGLE, AU CONTRAIRE



La vieille tante jouant au coin-maillard. — Ce n'est pas franc. Lâchez-moi. Vous y voyez.

RÉPONSE A "MADONE"

Nous nous ferons un plaisir de publier votre correspondance, si elle est agréée de la rédaction.

THÉÂTRE-ROYAL



M. Frank Harvey, auteur des "Wages of Sin," "Woman against Woman," etc., a aussi donné au théâtre "The World Against Her." Cette dernière pièce est son chef-d'œuvre et aussi la plus en faveur. C'est celle qui se joue au Théâtre-Royal par la troupe de Mlle Agnes Wallace Villa, dans le rôle

de Madge Carleton.

Le rôle de Jennie Clegg est tenu cette semaine par Mlle Sabra Deshon, celui de Lucy Danvers par Mlle Lucie Villa, celui de Sallie Millet par Mlle Mary B. Henderson. Voilà pour les principaux rôles d'actrices.

M. Richard Ganthony joue le rôle de James Carlton, M. Harry Trayer celui de Gilbert Blair, M. William Scott celui de Robert Danvers, M. Millet celui de Bob Millet.

La pièce est bien interprétée.

Mlle Villa est une actrice excessivement sympathique, et dans les passages pathétiques, elle s'est montrée digne de sa grande réputation. Le mélodrame "The World against Her," est une pièce à fortes émotions, et venant après les comédies musicales, variétés, etc., sur la scène du "Royal," elle a reçu un chaleureux accueil par les habitués.

Le second acte de la pièce est, sans contredit, le plus frappant, et c'est un véritable coup de théâtre admirablement préparé que celui de la ruse employée par Bob Millet pour sauver l'enfant enlevé.

Bob Millet, Mlle Henderson et Mlle Vco sont insurpassables dans cet acte. Leur jeu est naturel, vif et animé, et ils ont déployé toutes les qualités requises pour leurs rôles spéciaux.

La troupe est très forte dans l'ensemble, et le Théâtre Royal excelle à donner du bon dans tous les genres.

Cette pièce sera répétée à la matinée, samedi et le soir.

La semaine prochaine la grande compagnie de William & Orrs tiendra l'affiche au Royal.



BESSIE SANSON.

AUX MARIÉS

CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE

Il ne faut pas traiter votre femme en domestique.

Il ne faut pas oublier que la femme d'aujourd'hui est celle à qui vous faisiez autrefois de si brûlantes déclarations d'un amour éternel.

Il ne faut pas essayer de tout mener à votre guise.

Il ne faut pas croire que votre femme est incapable de garder un secret.

Il ne faut pas vous imaginer que vous êtes une personne supérieure.

Il ne faut pas oublier de faire des louanges à votre femme, lorsque l'occasion s'en présente, surtout si elle les mérite réellement.

Il ne faut pas craindre de lui accorder une confiance absolue.

Il ne faut pas lui remettre miette à miette, l'argent dont elle a besoin pour les besoins de la famille, comme si l'on vous saignait le cœur.

Il ne faut pas rentrer trop tard le soir à la maison.

Il ne faut pas toujours trouver à redire sur ce que fait votre femme.

Il ne faut pas croire que l'amour restera toujours aussi brûlant qu'au premier jour.

Il ne faut pas oublier qu'un mari doit se montrer bien élevé et délicat partout et toujours.

QUEEN'S THEATRE

"FRANK DANIELS"

Cet acteur est une personnalité distincte sur la scène. C'est un original dans le vrai sens du mot. Son talent n'est pas d'emprunt, mais vient de la nature même.

Il n'y a que peu de comiques modernes qui jouissent de sa réputation ; peut-être Nat Goodwin ou Willis Sweetman. Mais Frank Daniels est unique en sa spécialité. Son rire est contagieux, chacun de ses mots est souligné par une expression de la bouche ou par un geste qui provoquent une explosion de gaieté chez ses auditeurs.

Frank Daniels est probablement le meilleur acteur comique qui soit venu ici. Il brille surtout par ses à-propos, ses fines réparties, le piquant de ses bons mots.

On ne saurait trop le recommander, car dans la comédie-bouffe on est toujours exposé à surcharger la note et à tomber ou dans la grossièreté, ou dans la trivialité. Cet acteur, si bien doué, échappe à ces dangers. La représentation qu'il donne est de goût et de bon ton.

Mlle Bessie Sanson dont nous reproduisons ici le portrait, a partagé, avec M. Frank Daniels, les honneurs de la soirée. C'est une excellente actrice comique qui figure dignement à côté de

Frank Daniels. Elle joint, à de grands charmes personnels, toutes les qualités de l'art. Elle a produit une magnifique impression, et elle a été rappelée plusieurs fois.

Le reste de la troupe est à la hauteur de ces

étoiles. On peut signaler entre autres : Mlles Hattie Watters, Phyllis Berte, Annetta Zena, Julie Kingsley, Nellie Buckley et Myra Smith, et M. M. Cooté, Tony Williams, Harry Porter, Robert Evans, Willis White et Reddick Anderson.

Mlle Millie Reaves, qui est charmante dans le rôle de Clara Giltedge, mérite une mention spéciale, c'est une actrice de premier ordre.

Quant à M. Bert Cooté, il vient immédiatement après Frank Daniels. C'est un acteur superbe.

Disons que la troupe se compose de jeunes acteurs et actrices. Ils ont tout l'entrain, le brio de la jeunesse, avec une large somme de talent.

"Little Puck" sera répété samedi après midi et samedi soir.

UN VRAI BON CIGARE

Un riche étranger.—Madame, dans une des poches du pardessus que vous m'avez donné, il y a quelques mois, se trouvait un cigare appartenant sans doute à votre mari. Je l'ai...

La dame.—Mais, êtes-vous le même homme que j'ai vu ? Quel changement !

L'étranger.—Oui ; un de mes oncles qui était riche est mort subitement et il m'a laissé toute sa fortune ; je dois en remercier votre mari.

La dame.—Pourquoi donc ?

L'étranger.—Pour son cigare ; je l'ai donné à mon oncle et il m'a cru riche.

L'OUTIL UNIVERSEL

Le mécanicien d'un train en arrêt.—La cause du retard, madame, est un accident à la chaudière ; il y a quelque chose de dérangé. Je pourrais réparer de suite le mal, si j'avais les outils nécessaires.

La dame.—Tenez, monsieur, voici une épingle à cheveux. Travaillez tout de suite.

BONHEUR CONJUGAL

Lui, (volant un baiser à sa fiancée).—Est-ce bien vrai que c'est votre premier baiser ?

Elle.—Oui, mon ami, je le jure ; c'est le premier de ma vie.

Lui.—Alors, je suis bien positivement le premier... ?

Elle.—Oui, en vérité, heureux mortel.

Lui.—Heureux ? Hum !... Pas tant que cela. Vous venez de me faire perdre un pari de cinq louis.

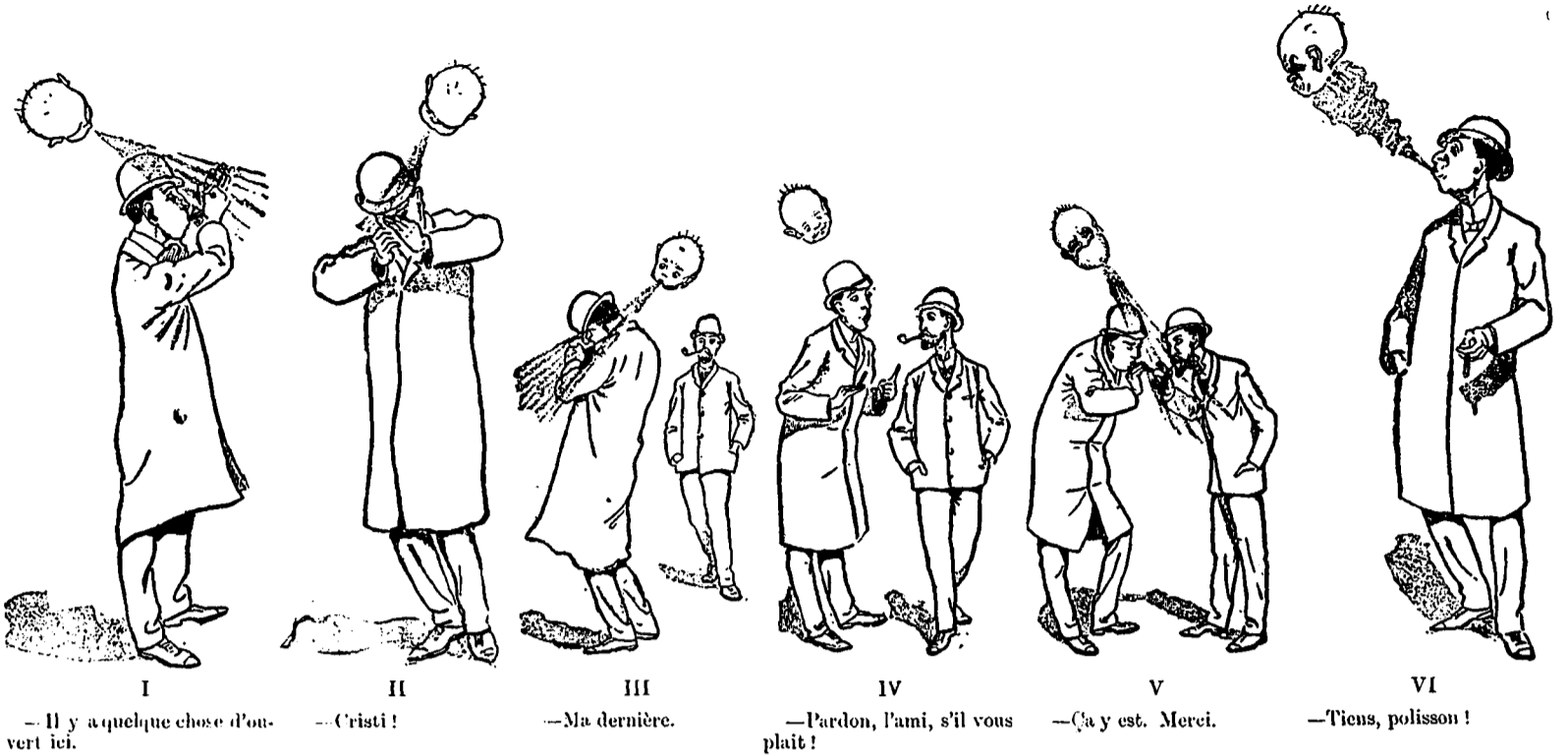
DOUCE NAIVETÉ !



Enlaidie.—Comme vous baillez ce soir, capitaine !

Capitaine.—Croyez-vous ? C'en est ridicule. Les gens vont nous prendre pour un couple marié.

L'ART D'ALLUMER AU VENT



RÉMINISCENCES DE NOVEMBRE

(Pour le SAMEDI)

Le ciel est brumeux, et le soleil pâle de novembre disparaît peu à peu derrière la montagne. Las des fatigues de la semaine, je monte un sentier peu fréquenté, où mon cheval hésite avant d'avancer. Aucun bruit autour de nous, seul le bruissement des feuilles mortes qui jonchent le sol, et me remplissent de tristesse. Je pense au passé, à l'avenir. Deux grands mots ! Au passé plein de regrets, à l'avenir si incertain, si rempli de déceptions. Je me console dans cette solitude où je suis si bien et où je voudrais toujours être. Ce samedi après-midi, seul sur la montagne, est pour moi un repos après les ennuis de la semaine. Je suis arrivé au sommet du Mont Royal ; à mes pieds apparaissent les deux grands cimetières de notre métropole. A ma droite et au-dessous de

moi le cimetière anglais ; à ma gauche et plus loin, se dessinent les innombrables croix blanches du cimetière catholique. Quels sentiments de recueillement ces deux champs des morts ne nous inspirent-ils pas ? Où à chaque pas on reconnaît sur les pierres blanches les noms des personnes qui furent nos amis ; des êtres que l'on a aimés. Qui de nous n'a pas une personne chère qui repose là-bas ? Quel beau culte que celui des morts ! Ces tombes qui se dressent partout semblent nous dire : " Vous qui nous avez aimés, priez pour nous, ne nous oubliez pas." Un arrêt brusque de ma monture me fait sortir de ma rêverie ; je suis rendu au cimetière catholique, des voies gaies m'arrivant de derrière un bosquet d'arbres, me révèlent bientôt la présence de deux jeunes gens arrivant vers moi emportés sur deux jolis chevaux noirs. Une jeune fille blonde, des yeux bleus qui expriment la bonté. Elle a l'air d'être heureuse. Le jeune homme semble p'us occupé ; il lui conseille de ne pas laisser son cheval s'emporter ainsi. Bientôt je n'entends plus que le rire argentin de la jeune fille et le bruit des sabots des chevaux qui s'éloignent rapidement. Mon cheval, excité, semble vouloir les suivre et j'ai grand'peine à le maîtriser. Je reviens à la réalité, le soleil est couché, il est cinq heures. J'accélère un peu l'allure de ma bête et je me dépêche de retourner chez moi en passant par cette grande route, " la Côte des Neiges." La ville est éclairée et partout scintillent les lumières électriques. Je ne me lasse d'admirer la vue féerique de cette ville de deux cent cinquante mille âmes, qui semble à cette heure commencer une autre vie, et tout en arrivant chez moi, il me semble encore entendre la voix argentine de cette jeune fille que j'ai rencontrée et je ne puis m'empêcher de dire : " Heureuse jeunesse !"

LUCIEN.

MONTRÉAL, janvier 1892.

POUR GUÉRIR LES TRABISME

On peut guérir, affirme-t-on, une vue louche ou une tache dans l'œil, sans un secours d'un médecin ou d'un oculiste. La seule chose nécessaire, c'est une paire de lunettes ordinaires, dont on noircit le milieu d'une des vitres. L'œil cherche toujours à regarder de l'avant et, après

quelques jours d'essai, l'effort diminuera sensiblement.

Chez un enfant, la cure se fera dans une semaine ; chez l'adulte, un mois suffira pour guérir le cas le plus difficile. Les personnes qui ont la vue faible, si elles sont exposées à une lumière trop vive, feront bien de porter des lunettes fumées. Ces lunettes servent également à faire disparaître les taies, en renforçant la vue et en leur évitant un travail superflu.

PEU EXIGEANT

Elle.—Tu passes tout ton temps en dehors de la maison ; pourquoi as-tu tant insisté pour m'épouser quand je te disais que je ne pouvais pas te rendre heureux ?

Lui.—Je savais bien que j'étais capable de faire cela moi-même.

LES EXIGENCES MODERNES



Deux fois par semaine, la cuisinière et le cocher ont droit au salon :

Les circonstances changent les opinions



La grande sœur à l'église. — Ida, c'est laid ; ne regarde jamais en arrière de toi, dans l'église.

La petite Ida. — C'est pour voir ton monsieur Clered-lune. Il est ici.

La grande sœur. — De quel côté ?

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

A travers les journaux)

— Alors, entendu pour lundi. Nous serons treize à table. Cela ne vous effraye pas je suppose ?

- Ça dépend.
- De quoi ?
- Du dîner.

En police correctionnelle :

Le président. — Il demeure acquis à l'instruction que vous vous êtes approprié la portion d'héritage échéant à votre frère.

Le prévenu. — Mais, mon président, il était en Californie, mon frère

Le président. — Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

Le prévenu. — J'avais bien le droit, il me semble, de le considérer comme un parent éloigné.

Kelfumiste a un frère. Hier, après avoir longtemps réfléchi, il lui soumet ce calcul :

Suppose que nous nous marions tous deux, cela ferait dix personnes de plus se tutoyant.

— Comment ?

— C'est bien simple, toi et ta femme, deux ; moi et ma femme, quatre ; ta femme et moi, six ; ma femme et toi, huit ; et nos deux femmes, dix.

Calino lit dans son journal le récit d'un crime :

"L'assassin est un employé que la victime avait remercié."

— Franchement, s'écrie-t-il, il n'y avait pas de quoi !

En pleine Pologne :

— Vous voulez créer ici une ville d'eau, mais je ne vois ni ville, ni eau, ni source, ni site ?

— Bah ! quand il y aura un Casino !...

Dialogue du boulevard :

— Comment tu parles à cette dame le chapeau sur la tête ?

— Naturellement, il me fallait lui conter quelque chose à mots couverts.

Entre jeune et vieux journalistes :

— Dites-moi, cher maître, qu'est ce donc qu'un article à tiroirs ?

— C'est le genre commode.

Un canophile montre son chien à Taupin.

— Voyez, dit-il, quelle souplesse ! quelle douceur et quelle intelligence dans les yeux ! Il ne lui manque absolument que...

A ce moment, la "douce bête" se met à aboyer avec frénésie.

— En effet, dit Taupin, il ne lui manque absolument... quo le mutisme !

Le joujou devient gai.

Extrait d'un catalogue pour étrennes :

"Chemins de fer à catastrophes avec tunnels, collisions, ruptures de pont, déraillements. Assortiment complet de victimes."

N. B. — Avec ce dernier article, le prix du joujou est sensiblement augmenté.



Un qui va mal passer son temps.

PLUS DE PEUR QUE DE MAL



Serregrain était devenu malheureux. A peine était-il entré chez la dame de ses pensées qu'elle se mettait à lui examiner les pieds. Il ne s'était jamais mis dans l'idée qu'ils prissent tant de place.



II

Mais, au jour de l'An, tout se découvrit et son amour grandit dans la proportion que ses pieds diminuèrent. Elle lui avait brodé des pantoufles.

Entre femmes :

— Il paraît qu'Ernestine fait un très beau mariage.

- Qui épouse-t-elle ?
- Un caissier, 25,000 francs d'appointements.
- Sans compter...
- Les détournements.

Les pistolets ont été sortis de leur boîte, vérifiés, chargés et remis aux adversaires, placés à vingt-cinq pas l'un de l'autre.

Au moment où l'un des témoins va prononcer le sacramentel : "Etes-vous prêts," un des combattants, très pâle, fait signe qu'il veut parler.

— J'ai, dit-il, choisi le pistolet en qualité d'offensé. Mais, si vous permettez que nous restions à la distance où nous sommes, j'y renonce volontiers et j'accepte l'épée.

Calino explique qu'un bébé c'est la joie de la maison.

— Ainsi, autrefois, ma femme avait envie de me battre ; de mon côté, j'ai souvent besoin de lui allonger une gifle...

- Eh bien, et maintenant ?...
- Maintenant... ça tombe sur le petit.

Singularité de la langue française.

— Pourquoi dit-on des maisons où l'on reçoit des maladies, que ce sont des maisons de santé, et des enfants perdus que ce sont des enfants trouvés ?

Calino est un garçon épiciier.

Son patron cherche partout le poids d'un kilogramme.

— Qu'en avez vous fait ? demande-t-il au bon idiot.

— Je ne l'ai plus... Tout à l'heure il est venu un client qui l'a emporté.

— Oui, il m'a dit quand j'ai eu pesé ses pruneaux : "Surtoit, donnez-moi le poids..." Je le lui ai donné !

— Pries-tu quelquefois le bon Dieu ? disait la petite Mme A... à son mari, qu'elle tourmentait souvent.

— Oui, répondit M. A..., et surtout depuis que je suis marié.

— Bon, dit Mme A..., mais tu surtout m'intrigues...

Et que lui demandes-tu donc tant à Dieu, depuis que tu m'as fait l'honneur de m'épouser ?

— La patience.

Simple réflexion :

De tous côtés on entend dire que la République est pacifiée.

Et Pécho répond :

— Pas s'y fier...

Dialogue du boulevard :

— Moi, tel que vous me voyez, j'ai vécu à Paris pendant quinze jours avec quarante sous !

— Vraiment ?

— Oui, j'empruntais tous les matins un louis à un ami.

La direction des ballons par un aéroplane de Marseille :

— Mon ballon !... té ! ze le conduis où ze veux !

— Pas possible !

— Ze parie... où voulez-vous que z'aïlle avec lui ?

— A Marseille.

— Entendu !

Le descendant des Phocéens, accompagné de son aérostat, soigneusement empaqueté, prend le train après l'avoir mis aux bagages ; le lendemain, il arrive sans encombre à Marseille avec son ballon et s'écrie triomphalement :

— Z'ai gagné !

— Oui, monsieur, raconte le neveu de Tartarin, je me suis trouvé en plein désert avec mon chien à vingt-quatre heures de marche de tout endroit habité, sans rien à nous mettre sous la dent.

— Et comment avez vous fait ?

— J'ai coupé la queue de mon pauvre Turc, je l'ai fait rôtir et c'est ainsi que nous avons diné.

— Comment... nous ?

— Oui, c'est lui qui a mangé les os !

Deux bons compagnons sont attablés dans un cabaret. Il discutent gravement de la sobriété.

— Croiriez-vous, père Soillard, que je ne me suis jamais vu gris ?

— Ah ! bah !

— Jamais. Quand je suis gris, je n'y vois plus.

Maboulin rencontre un ami :

— Qu'est-ce que tu as donc ? lui demande-t-il ; tu as l'air préoccupé.

— Mon premier a la coqueluche ; mon second a la rougeole ; mon troisième a la scarlatine...

— Et ton tout ?

— Comment, mon "tout" ? mais je te parle de mes enfants, imbécile !

SI J'ÉTAIS RICHE !



La maîtresse. — Horreur, Polline, vous sentez l'ignon !
La servante. — Eh ! bien ! Attendez que je sois riche comme vous. Je ne mangerai plus que du musc.

FEMMES, POULES ET
VACHES

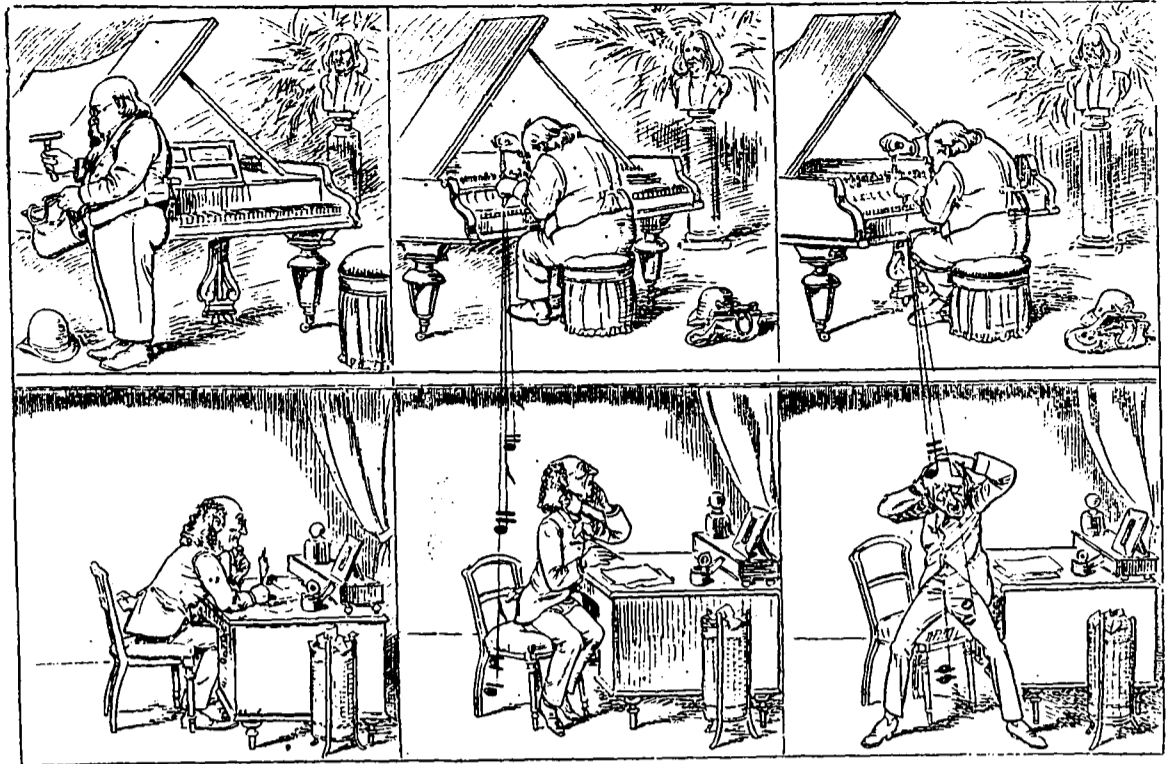
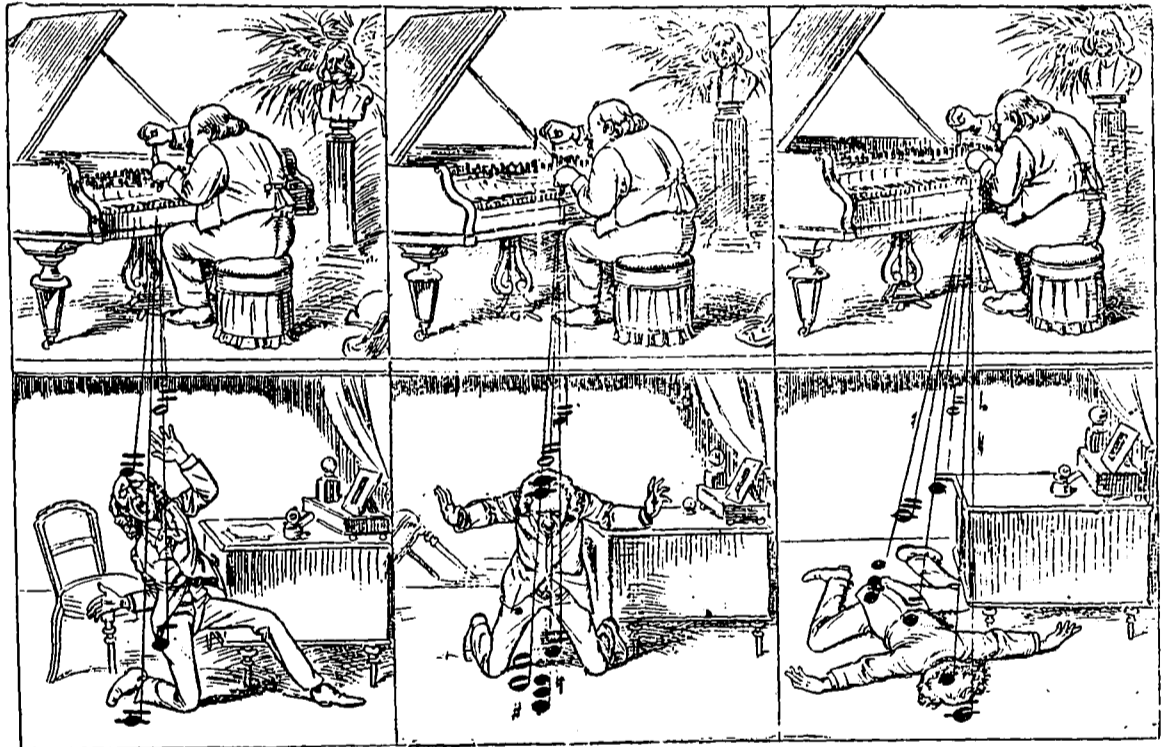
Il faut avouer, quelque bizarre que la chose puisse paraître, qu'il y a des coïncidences assez amusantes entre certains agissements des femmes, des poules et des vaches. Ainsi toutes ensemble, elles paraissent avec beaucoup plus d'avantage, lorsqu'elles sont en repos, ou qu'elles se promènent lentement. La vitesse dans la démarche, il faut en convenir, est loin d'augmenter la qualité de leurs charmes naturels. Il y a des vaches sur la voie, le train approche, la locomotive siffle. Voyez-les, elles regardent de côté et d'autre, vont tantôt à droite, tantôt à gauche, puis se précipitent aveuglément au devant du danger, reviennent sur leurs pas, mais ne quittent pas la voie. Le train arrive, une catastrophe est imminente; heureusement la locomotive est pourvu d'une charrue qui les lance en dehors de la voie.

Voilà des poules, qui se chauffent au soleil, qui se roulent complaisamment dans la poussière du chemin. Une voiture arrive à bride abattue. Elles ne se dérangent pas, les chevaux les effleurent presque de leurs sabots, elles continuent de se rouler dans la poussière. Le postillon fait claquer son fouet. C'est un saut qui peut général. Elles se jettent dans les jambes des chevaux, sous les roues de la voiture, vont et viennent aveuglément, poussant des petits cris plaintifs et dans un état d'épouvante impossible à décrire. Le fouet se fait entendre de nouveau et elles se sauvent à la fin à tire d'ailes, prêtes à recommencer à la première occasion. Voyez ces dames qui vont traverser la rue, au moment où vous arrivez en voiture, vous arrêtez votre cheval. Elles s'arrêtent, puis font quelques pas en arrière et vous regardent. Vous touchez votre cheval pour passer plus vite et leur laisser le chemin libre, et les voilà qui en font autant, elles sont presque sous les pieds du cheval, elles jettent de petits cris effarouchés et se rejettent de nouveau en arrière. Le lendemain et les jours suivants, elles recommenceront le même jeu et presque toujours au même endroit. Toutes trois, elles manquent d'initiative et ne savent quel parti prendre en face d'un danger imminent.

LES JAMBES ET LA PENSÉE

Si vous voyez un individu avec les jambes croisées vous pouvez être certain qu'il a l'esprit parfaitement en repos. Un homme occupé, ne se croise jamais les jambes; au contraire, les jambes s'allongent alors, car l'esprit et le corps travaillent de concert. Un teneur de livres, en travaillant, ne se croise pas les jambes, non plus que les rédacteurs de journaux ou quiconque accomplit un travail intellectuel.

LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS

I
*Le penseur au premier et l'accordeur de pianos au second.*II
*Inspiration.*III
Distraction.IV
*Consternation.*V
*Prostration.*VI
Extinction.

Lorsque l'on travaille assis, les jambes se posent d'elles mêmes sur le parquet, parfaitement allignées l'une contre l'autre.

Une personne peut se croiser les jambes, si elle est occupée dans un fauteuil à traiter avec un autre d'une question grave; mais du moment que la discussion s'aiguise et qu'elle voit jour à faire valoir son opinion ou à remporter quelque avantage, vous voyez les jambes se décroiser à l'instant mêmes, le corps se penche du côté de l'interlocuteur et les mains ne tiennent plus en place.

Souvent dans les réunions publiques les gens se croisent les jambes, parcequ'ils vont là, dans l'unique but d'écouter ou de s'amuser; ce ne sont pas eux, qui doivent faire les frais de la soirée; et ils prennent tout bonnement la position la plus confortable, le corps rejeté en arrière sur le fauteuil et les jambes croisées.

En lisant les journaux, le lecteur se croise in-

variablement les jambes. Il lit son journal, évidemment pour s'instruire; mais c'est, en même temps, une espèce de récréation pour l'esprit; et le corps cherche la position qui le fatiguera le moins.

AMOUR, FIDÉLITÉ

SONNET

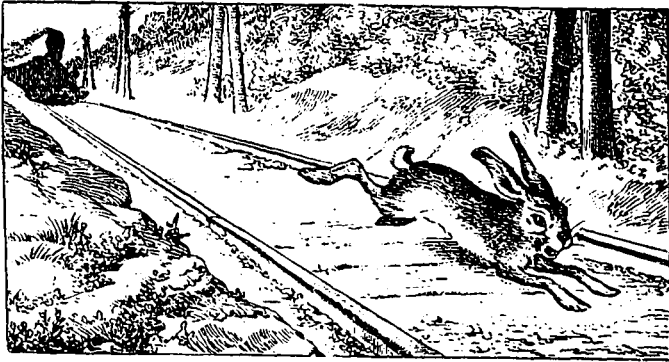
Dans un jardin fleuri, d'orangers tout planté,
Où les oiseaux entre eux parlaient de la nature,
Seule, en ces lieux charmants et remplis de verdure
Se promenait un jour, Dame *Fidélité*.

Elle allait l'air rêveur. Soudain parut l'*Amour*
Surpris de voir quelqu'un dans cette solitude.
Il s'arrêta confus; mais changeant d'attitude,
Joyeux, il s'avança, bénissant ce beau jour.

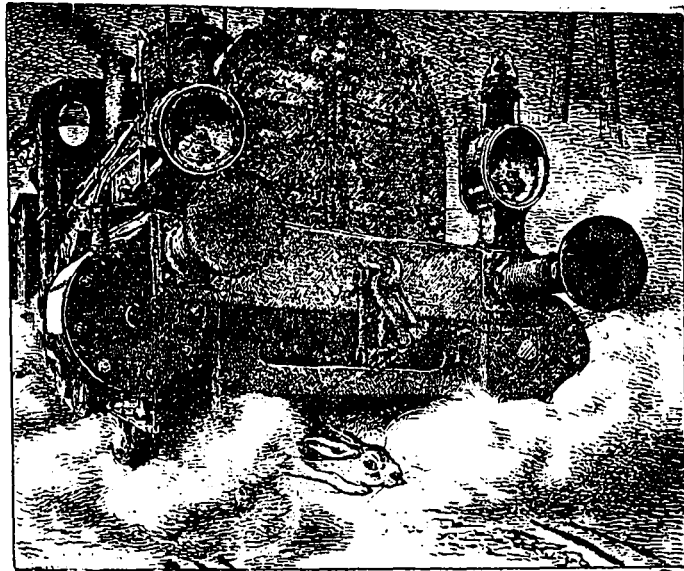
Fidélité l'a vu. D'un bond elle s'élança,
Dans les bras de l'*Amour* souriant en silence
Au rêve qui fait place à la réalité.

Ils furent étonnés de se trouver ensemble,
Car, hélas! aujourd'hui, on voit trop, il me semble,
Rarement réunis: *Amour, Fidélité*.

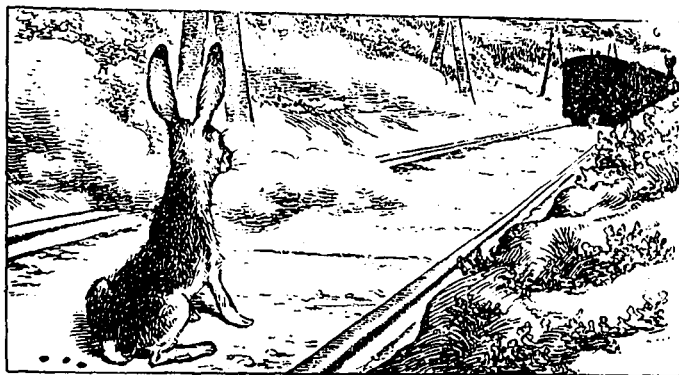
UNE AVENTURE DE LAPIN



I
Struggle for life.



II
L'ombre de la mort qui plane.



III
Ah ! bah ! Tout ce train pour si peu !

CE QUE LES ENTREPRENEURS ONT DE RESSOURCES !

Un entrepreneur de chemin de fer, que nous ne nommerons pas, vient d'avoir une idée des plus originales.

Sur le chemin qu'il construit en ce moment, presque tout les journaliers sont Italiens, et ne comprennent pas un traitre-mot d'anglais ou de français. Chacun a un numéro d'ordre et c'est une rude tâche que de tenir un compte exact de ce qu'ils font. Les Italiens sont naturellement paresseux et si le surveillant n'est pas continuellement auprès d'eux, ils s'esquivent pour goûter un instant le *far niente* qu'ils aiment tant. Ennuyé des nombreuses tracasseries et des disputes sans fin, que ces infractions à la règle occasionnaient, l'entrepreneur ne savait plus à quel saint se vouer, quand une idée bizarre lui passa par la tête. Voici le moyen qu'il imagina pour couper court au mal,

Tous les matins, avant de partir pour leurs destinations respectives, on trace à la craie, sur le fonds de partalon de chacun des ouvriers et sur les genoux son numéro d'ordre, et le soir, lorsqu'ils reviennent de travailler, on fait l'inspection des chiffres ; et s'il arrive que les marques,

faites à la craie, soient effacées ou que les numéros ne soient pas bien distincts, le malheureux qui porte le pantalon révélateur, perd une journée de travail.

Ce plan semble fonctionner à merveille ; les hommes préfèrent travailler la journée pleine que de se voir privés d'une journée de salaire, pour s'être livrés au repos pendant quelques minutes.

Qu'en pensent nos Ediles ? Ne pourrait-on pas essayer ce moyen dans quelques-uns de nos départements civiques ?

BAINS DE PIEDS

Se baigner tous les soirs est une chose excellente ; cependant, règle générale, les bains de pieds ne devraient être pris qu'une fois la semaine, excepté après une marche forcée ou lorsque vous avez été obligé de vous tenir longtemps debout et que les pieds vous font souffrir. En pareil cas, faites dissoudre un petit morceau de *soda à laver*, de la grosseur d'une noisette, dans une cuvette d'eau aussi chaude qu'il est possible de l'endurer.

Trempiez-y les pieds pendant dix minutes, passez ensuite à l'eau claire également chaude, asséchez, puis frottez et frictionnez avec la main pendant environ cinq minutes.

Pour la transpiration des pieds, surtout si elle est désagréable à l'odorat, ne mettez jamais les pieds dans l'eau chaude. Baignez-les tous les soirs à l'eau froide, en ayant soin de mettre dans votre bain une petite quantité de chlorure de chaux.

Le meilleur remède pour les pieds tendres ou écorchés, est un bain d'eau de mer ou d'eau salée, que l'on peut prendre froid ou chaud à volonté.

TOUSSER A L'EGLISE

On discutait un jour si la toux était contagieuse comme le baillement.

Un prêtre présent dit : " Pendant mes vingt-cinq années de ministère, j'ai remarqué que, lorsqu'une personne se met à tousser dans une église, plusieurs autres éprouvent le même besoin, et cela prend parfois des proportions alarmantes ; puis le calme se rétablit comme par enchantement. Je suis porté à croire que très souvent ces petits désagréments arrivent par la faute de gens qui n'essaient pas de surmonter ce qui est au fonds une habitude ou un besoin, du moment, dont ils pourraient facilement se rendre maîtres, s'ils le voulaient."

On tousse beaucoup plus dans certains paroisses que dans d'autres. Il y a même des églises où le nombre des tousses est très considérable et c'est la mauvaise ventilation qui en est la cause. Dans d'autres, on croit que cela provient du grand nombre de jeunes gens des deux sexes qui s'y trouvent assemblés.

EFFETS DÉLÉTÈRES DE LA LUMIÈRE

On ignore assez généralement que la lumière du soleil et de la lune exerce un effet délétère sur les instruments tranchants.

Les couteaux, les machines à poignons, les faux, les faucilles, prennent une couleur bleue, s'ils sont longtemps exposés à la lumière et aux ardeurs du soleil ; ils perdent leur tranchant et deviennent absolument inutiles jusqu'à ce qu'ils soient retrempés. Il est donc bon que l'acheteur soit sur ses gardes, lorsqu'il fait emplette, et qu'il n'achète pas des objets qui ont été longtemps exposés au soleil dans les vitrines des magasins.

C'est bien à tort que l'on attribue les défec-tuosités de ces marchandises à un vice de fabrication et qu'on cherche à tenir l'industriel responsable.

La lune produit parfois le même effet. Une scie circulaire, qui avait été oubliée dehors toute une nuit, n'avait plus le matin sa forme ordinaire.

UN FUTUR MILLIONNAIRE

Le major Garleben est en promenade chez son frère. Après quelques jours de visite il s'en retourne et son petit neveu, bambin d'une dizaine d'années lui porte sa malle au dépôt. Mais le bambin est un type. L'oncle veut l'éprouver, et au moment de prendre le train, il lui dit : Gustave, je dois te le dire, tu me plais. Avant de nous séparer, dis moi ce que tu préfères : mon portrait encadré que je t'enverrai comme souvenir, ou bien une piastre pour avoir porté mes ellets.

Gustave.—Combien pensez-vous que je pourrai réaliser en vendant le portrait et le cadre ?

L'oncle (irrité).—Si tu tenais à le vendre, peut-être aurais-tu une cinquantaine de sous.

Gustave.— Dans ce cas-là, mon oncle, coupons la différence : donnez moi cinquante sous et le portrait.

UN NEZ FLAMBANT

Une compagnie de soldats est à faire l'exercice. Soudain, une mouche se pose sur le nez colorié de l'un d'eux. Ne pouvant y résister davantage, le pauvre soldat lève la main et fait partir l'insecte. Mais le capitaine le voit.

—Dites donc, soldat Huntel, avez-vous peur d'une mouche ?

—Non, mon capitaine, mais j'appartiens à la société protectrice des animaux et je craignais qu'elle ne se brûlât sur mon nez.

NOUVELLES CHAUFFERETTES

En France, on est à faire l'expérience d'une nouvelle chaufferette. Elle consiste simplement en une boîte remplie d'acétate de soude. Ce composé chimique est d'abord mis à l'état solide dans la boîte, après quoi, le tout est plongé dans l'eau bouillante. Le soda devient alors liquide. On fait ensuite sécher la boîte, et on la place dans le wagon. Peu à peu le soda se solidifie de nouveau, et tout le temps de ce travail, — cinq ou six heures environ, — il dégage la chaleur qu'il avait absorbée dans l'eau bouillante.

UNE DIFFICULTÉ EXPLIQUÉE



Mademoiselle de la Cinquante, (visitant un musée). — C'est donc ça ?

LE PERDREAU

I
 Quoi de meilleur sur cette terre
 Qu'un perdreau rôti, tout doré,
 Que l'on arrose, avec mystère,
 D'un bon vieux Pomard empourpré.
 Et, la paupière à moitié close,
 On se laisse aller doucement :
 L'esprit est dans un songe rose,
 L'estomac jouit lentement.

—Perdreau, je le dis sans astuce,
 Gallinacé cher aux gourmets
 Reste en France et ne va jamais
 Délecter les gueules de Prusse ?

II

Quand sur la croûte qui mijote,
 De tes flancs ruisselle le jus,
 Ton parfum s'élève et picote
 Le nez même le plus obtus...
 Ta chair suave et savoureuse
 Fond sous notre dent, sans efforts,
 Et ta senteur délicieuse
 Pourrait réveiller jusqu'aux morts...

—Perdreau, etc...

III

Pour te parfumer davantage,
 La Nature — touchant accord,
 Crée, pour garnir ton corsage
 Le doux produit du Périgord.
 Et sous ta peau qui cède et crève,
 La truffe te fait plus dodu ;
 Si l'on t'eût fait connaître d'Ève,
 L'Eden ne serait pas perdu !

—Perdreau, etc...

IV

Enfin, la perdrix devient forte ;
 Avec le chou, c'est excellent,
 Je veux que le diable n'emporte
 S'il est rien de plus succulent !
 Comme un guerrier dans sa cuirasse
 L'oiseau paraît, bardé de lard,
 Et l'or scintille à la surface
 Ainsi qu'au soleil, un dollar...

—Gallinacé que je révère,
 Perdreau cher aux joyeux gourmets,
 Reste en France et ne va jamais
 Charmer les gueules d'Angleterre !

GEORGES MOUSSAT.

MATHÉMATIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

MÉTHODE NOUVELLE QUI NE FAIT PAS BAISSER
 LES PRIX

J'étais un peu souffrant et, n'ayant pas de
 médecin attitré, je me rendis chez un esculape

UNE DÉFINITION POUR L'ACADÉMIE



—Dis donc ! Quelle est la signification de : *anti-riviscion* ?
 —Tu ne sais pas ? C'est pour empêcher de tuer des animaux
 pendant qu'ils sont en vie.

LA FAÛTE DES AUTRES



La papa. — Voici la facture de ta modiste ; je la trouve exhor-
 bitante. Vois !

Mathilde. — Je ne tiens pas à la voir ; le fait est que ça ne me
 regarde pas.

Le papa. — Cependant, il me semble...

Mathilde. — Ne me fais pas fâcher, papa ; tu vois bien que c'est
 la modiste qui est à blâmer.

des environs, qui se targue d'être de la nouvelle
 école.

Il me pose le doigt sur le pouls et, montre en
 main, il en compte les battements avec une vive
 attention, pendant que l'aiguille fait sa ronde
 accoutumée.

—Fort, 74, dit-il au bout d'une minute.

Il jette alors les yeux sur une carte, qu'il ve-
 nait de déposer sur une table et qui était tout
 hérissée de chiffres. "Cela équivaut à 63," re-
 prit-il, et il inscrit ce chiffre sur un ardoise.

—Faites-moi voir votre langue... Bonne 14.

—Comment ! docteur, 14 pouces ?

—Comment est votre appétit ? me
 demande-t-il, sans se soucier de ma
 question.

—Excellent, docteur, quand les
 mets sont bons.

—Cela fait 204, ajouta-t-il.

—Ne pourriez-vous pas, monsieur,
 diminuer un peu ces derniers chiffres ?
 lui dis-je, mais sans recevoir de ré-
 ponse ; je ne pèse pas tant que cela.

—Pieds refroidis ?

—Oui.

—Trois, s'empresse-t-il d'ajouter.

—Mais non ! je n'en ai que deux.

Il pose le chiffre trois quand même
 au-dessous des autres.

Il me met ensuite un thermo-
 mètre dans la bouche, puis, l'ayant
 retiré, il le regarde et consulte de
 nouveau sa carte :

—198, proclame-t-il.

—Impossible, cher docteur, lui
 dis-je tout doucement.

Il aligne 198 avec les autres
 chiffres et me demande si je suis su-
 jet aux maux de tête.

Je réponds : Quelquefois le matin,
 après être resté tard la veille au bu-
 veau.

—Quatre, dit-il.

—Oh ! pas si tard ; jamais après
 deux heures du matin.

—Fumez-vous ?

—Oui.

—Dix.

—Non, lui dis-je. Deux pour 10 sous.

Il inscrit dix tout de même.

—Dormez-vous bien ?

—Cela dépend entièrement du bébé.

—Passons outre alors.

—Ne feriez-vous pas mieux de poser 980 ? lui
 fis-je remarquer.

Sans m'écouter, il fait l'addition des chiffres
 qu'il avait alignés sur l'ardoise, puis il ajoute :
 Résultat, 496.

—Est ce le montant de vos honoraires ? lui dis-
 je en tremblant.

—Honoraires ? s'écria-t-il, c'est le numéro de
 la prescription. Je veux que vous sachiez une
 fois pour toutes que, avec moi la médecine n'est
 plus une vaine recherche. J'en suis arrivé à une
 précision mathématique. Chaque symptôme a son
 numéro d'ordre et le total des chiffres ainsi obte-
 nus indique le remède à administrer au malade.
 Voilà quinze ans que je travaille et je puis dire,
 sans trop me vanter, que ma méthode est la per-
 fection même. Vous me devez \$10.

C'est la seule chose que j'ai comprise. J'ai sol-
 dé la note et suis parti un peu soulagé et rempli
 d'admiration pour le profond savoir de cet illus-
 tre esculape.

CONSEILS D'UN VIEUX MÉDECIN A
SES JEUNES CONFRÈRES

—N'oubliez jamais, dit un vieil esculape à un
 de ses jeunes confrères, lors que vous donnez des
 instructions à vos malades, d'insister, avant tout,
 sur le régime qu'ils doivent suivre. Cela vous
 pose de suite auprès des personnes âgées, dont
 les maladies, pour la plupart, ne sont qu'imagi-
 naires.

—Préparez une liste des mets que l'on doit
 manger le matin, le midi et le soir, cela fera par-
 ler de vous très certainement et on ne manquera
 pas de vous reconnaître des capacités hors ligne.

C'est en agissant de la sorte que je me suis ac-
 quis une assez belle renommée et me suis mis
 dans les bonnes grâces d'une vieille dame très
 riche, pour lui avoir ordonné de ne manger à son
 dîner que la cuisse gauche d'un poulet bouilli.

Cette bonne vieille, pendant que je prenais
 quelques jours de vacances, tomba gravement
 malade et envoya chercher un médecin du voisi-
 nage qui, entre nous, était un homme d'un mé-
 rite réel. C'est en vain qu'il entreprit de lui
 prouver que la cuisse gauche n'était pas meilleure
 que la cuisse droite ; elle se fâcha pour tout de
 bon, et le congédia en termes peu polis.

UN PATINEUR DE POIDS



Un des égarés du jour. — Mon ami, est-ce que cette glace
 peut me porter ?

Le gardien. — Vous voyez ; elle porte bien du monde ; mais
 si vos airs ont le poids qu'ils paraissent, vous ferez bien de
 ne pas vous y risquer.

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

V

UNE NOUVELLE EXPLICATION

(Suite.)

Il y eut, cependant, un côté de sa nature qu'elle ne put dissimuler. Un mot, un regard dédaigneux lui causait une véritable torture. Mais elle mit tous ses efforts à dissimuler ses émotions, et à répondre soit par un sourire, soit par un mot aimable, alors qu'elle aurait voulu répliquer par des traits empoisonnés.

Nous avons jugé cette petite digression nécessaire pour bien faire connaître le caractère de ce personnage qui joue un grand rôle dans notre récit.

Après que son premier mouvement de fureur fut calmé, Hélène se mit à examiner de nouveau sa position, et elle se dit qu'elle devait, dans son intérêt, continuer à se montrer attentive à l'égard de M. de Romilly.

Elle se rappela que, quoiqu'il lui eût promis une annuité de vingt mille francs, ce n'était qu'une promesse. Et si, comme il en avait laissé deviner la possibilité, il la renvoyait de la Tour-Blanche, que deviendrait-elle ? Toutes ces réflexions lui démontrèrent qu'elle devait chercher à se concilier M. de Romilly, et, pour le reste, s'en remettre à la Providence, comme elle avait dit à Ernest Rivolat. D'ailleurs, l'étranger qu'elle avait vu dans le parc, ne lui avait-il pas recommandé d'attendre, en silence et avec impatience, un résultat qu'elle obtiendrait sans y avoir une participation active ?

Cette dernière considération avait un prix inestimable. Devenir maîtresse de la Tour-Blanche, sans que personne au monde puisse la désigner du doigt comme ayant trempé sa main dans le sang pour arriver à cette haute position ! Si des hommes coupables ne reculaient pas devant le meurtre, pour satisfaire leurs passions égoïstes, que pouvait-elle y faire ? Encore une fois, ses mains ne seraient pas teintes du sang de M. de Romilly, ni de celui de Raoul, non plus que de celui de la pauvre petite Béatrice, dont la figure pâle, illuminée par les rayons de la lune, se présenta en ce moment à son esprit et la fit frissonner. Mais, disons-le, l'émotion qu'elle ressentit, n'était pas de celles qui auraient pu la décider à s'interposer et à sauver la vie de l'enfant.

Non, ce ne serait pas elle qui serait coupable, mais les mercenaires qui frapperaient le coup. Et elle trouvait de la consolation dans cette pensée malheureusement pour elle, parce que son cœur s'endurcissait d'autant et devenait plus inflexible dans sa résolution.

Qu'importe si elle payait quatre cent mille francs au docteur Vargat pour un service secret ? Elle les lui payerait, non parce qu'il aurait fait disparaître de son chemin des obstacles qui, sans lui, auraient été insurmontables, mais parce qu'il lui plaisait de récompenser magnifiquement ceux qui se mécomptent ses amis au moment où elle hériterait du château.

Elle avait la certitude d'être informée des accidents au fur et à mesure qu'ils se produiraient. Il lui suffirait de savoir que ceux qui étaient entre elle et le rang qu'elle voulait atteindre, avaient cessé d'être. Elle n'aurait même pas à questionner Vargat, et elle prit même la résolution, dans le cas où celui-

ci voudrait lui donner des explications, de refuser de l'écouter. C'était son secret et elle ne désirait pas le connaître. Qui sait même s'il ne mourrait pas soudainement, emportant ce secret avec lui dans la tombe.

Une chose certaine, c'est que, quand on laisse le diable prendre une place à côté de soi et nous parler bas à l'oreille, il ne manque jamais d'en tirer profit.

Hélène lutta quelques instants contre les meilleurs sentiments de sa nature, mais elle calma les faibles remords de sa conscience, en se disant qu'après tout, aucun acte de sa part, pas même le paiement des quatre cent mille francs à Vargat,—ne la lierait aux crimes qui feraient d'elle une femme riche et puissante.

Elle se mit dans son lit, mais ce ne fut pas pour y trouver le sommeil, ni même le repos, et elle avait un air fatigué, anxieux, quand elle se présenta, le lendemain matin, dans le cabinet de M. de Romilly.

Toutefois, elle avait soigneusement étudié son rôle avant de sortir de sa chambre. Elle croyait soupçonner qu'elle était la nature de la communication que le baron avait à lui faire et elle espérait être en mesure d'y répondre avec avantage.

Elle avait compris qu'elle devait à tout prix se le concilier. Il était d'une importance vitale pour le succès de ses projets, qu'elle restât à la Tour-Blanche, et elle était résolue à ne pas quitter le château sans y être absolument contrainte.

Elle se figura que M. de Romilly la considérait comme étant étourdie, capricieuse, mais non comme étant coupable et ayant dans la tête un projet quelconque. Son intention était de le confirmer dans cette opinion.

Le baron la reçut gravement et elle répondit à cet accueil avec un air de tristesse qui ne pouvait manquer de le frapper.

Ce fut en fronçant légèrement les sourcils qu'il lui indiqua un siège. Elle se laissa tomber dessus et attendit en silence ce qu'il avait à lui dire.

—Vous êtes pâle, Hélène, commença-t-il avec une légère hésitation. Vous paraissiez être troublée. Vous avez, j'en ai peur, passé une mauvaise nuit.

Elle baissa la tête affirmativement, mais sans parler.

—Je pourrais très-probablement en indiquer la cause, continua-t-il.

—Cela ne serait pas difficile, monsieur, répondit-elle en tenant les yeux baissés et avec une tristesse simulée. Je suis orpheline, et sans vous, je serais sans asile et sans amis. Vous m'avez témoigné de la bonté de mille manières et vous m'avez inspiré des sentiments que toute la reconnaissance du monde ne saurait exprimer. Or, il se trouve que j'ai encouru votre disgrâce. Permettez-moi de vous assurer, mon cher et excellent oncle, que c'est malgré moi et sans intention que j'ai eu ce malheur. Je regrette ma faute, quelle qu'elle soit ; je la regrette et je ferai tout pour la faire oublier. J'ai passé une nuit sans sommeil, car, en vérité, je ne connais pas de plus grand chagrin que celui d'avoir cessé de mériter la sympathie que vous avez toujours témoignée à votre pauvre Hélène.

Elle prit son mouchoir et le porta à ses yeux.

Le baron se leva et arpenta l'appartement en proie à une agitation et en jetant de temps à autre un regard furtif sur elle, tandis qu'elle restait assise sur sa chaise et pleurait silencieusement.

—Hélène ! s'écria-t-il enfin, voilà un ton bien différent de celui que vous avez pris avec moi hier soir, lorsque je vous ai ren-

contrée dans le corridor conduisant à votre chambre.

Elle leva vers lui des yeux mouillés de larmes.

—Monsieur le baron, répondit-elle avec une vivacité simulée, je ne suis qu'une faible fille, avec un esprit fier et intraitable. Je sais que je dépends de votre bonté, mais je ne puis oublier que j'ai été autrefois dans une position différente, et je ressens cruellement les allusions faites, même involontairement, aux changements survenus dans ma situation. Je... je... je... suis seule le champion de mon honneur, monsieur ; et, quand je me trouve exposée à des ricanelements et que ma conduite est un objet de soupçon, j'avoue que je me suis sentie profondément blessée et que je me suis peut-être montrée plus impérieuse et moins respectueuse qu'il ne sied à une pauvre fille placée si bas que je le suis.

—Hélène ! s'écria le baron en levant la main d'un air suppliant.

Elle se tut immédiatement, et il s'opéra un changement sur ses traits, quand elle observa la rigidité du baron.

—Hélène ! répéta-t-il au bout d'une pause, vous vous êtes placée dans une position où il m'est impossible de raisonner avec vous ; je n'essayerai donc pas de le faire. Je dois, toutefois, me défendre d'avoir fait des allusions dans le sens que vous dites ou d'avoir jamais prononcé un mot contre vous. La seule chose que j'aie voulu faire, c'était de vous bien faire connaître votre situation actuelle et vous mettre en garde contre le monde. Je n'ai aucun désir de revenir sur une conduite qui m'a fait, je l'avoue, beaucoup de peine, parce que les quelques remarques que vous venez de faire me décident à mettre tout de suite à exécution une idée que j'avais conçue. Nous laisserons le passé dans l'oubli, nous jetterons au vent la colère que j'ai ressentie et j'espère qu'après cela vous me croirez, Hélène, aussi bien disposé que jamais à votre égard.

—Mon cher oncle ! s'écria-t-elle avec un accent de reconnaissance parfaitement simulé.

Le baron ne tourna pas les yeux de son côté. Le regard qu'elle lui adressait fut donc perdu. Il continua :

—Je m'aperçois plus clairement que jamais, d'après ce qui s'est passé aussi bien que d'après les observations que vous venez de faire vous-même que votre position ici est normale. Elle doit vous être fréquemment pénible, elle continuerait à l'être et elle ne pourrait qu'être préjudiciable à votre avenir.

Elle sentit le sang lui monter au front et puis refluer à son cœur.

Qu'allait-il arriver ?

—Je suis, en conséquence, résolu, continua le baron, à changer complètement l'état des choses ici.

Elle avait les joues livides, mais elle ne dit rien. Il lui aurait été impossible de trouver une parole.

—Pour moi, poursuivit M. de Romilly en arpentant l'appartement et en ayant l'air de s'adresser à lui-même plutôt qu'à Hélène, il y a longtemps que cette maison n'est autre chose qu'un mausolée,—un tombeau où reposent dans la mort non-seulement ceux qui me furent les plus chers, mais aussi mes plus tendres et mes plus doux souvenirs. J'erre d'une chambre à l'autre le cœur brisé et las de la vie. Je vois le visage de ceux que j'ai aimés dans chaque portrait, dans chaque statue, au milieu des ombres de chacun des appartements où me portent mes pieds. J'entends leurs voix dans les échos des galeries, dans le mugissement du vent

autour des tours, dans le soupire de la brise, au milieu des bosquets. De quelque côté que je tourne les yeux, je les vois. Une absence un peu prolongée, loin de cette solitude, ne pourra, j'en suis sûr, que me rendre plus facile l'accomplissement de mon devoir vis-à-vis de ma chère Béatrice et de Raoul. Je suis donc décidé à placer ma fille dans une maison où, tout en s'occupant de son éducation, elle aura les soins que réclament son rang et sa position. Quant à Raoul, il retournera en pension jusqu'à ce qu'il puisse entrer dans un lycée. Après cela, je remettrai la direction du château et de mes affaires à mon intendant et je voyagerai à l'étranger.—Où ? je n'en sais rien encore.

Hélène se sentit comme étourdie. Cette communication était pour ses espérances un coup qu'elle n'avait pas prévu. Mille pensées lui traversèrent le cerveau sans qu'il lui fût possible de s'arrêter à une seule.

—Que pourrait, se demanda-t-elle, que pourrait faire Vargat, si les choses prenaient cette tournure ?

Que deviendraient ces glorieuses visions où elle se voyait déjà, en même temps que maîtresse de la Tour-Blanche, duchesse de Flamanville ?

Le baron tourna les yeux sur elle et dit en remarquant sa pâleur :

—Je vois que le changement que je me propose d'apporter dans nos arrangements de famille vous affecte beaucoup ; mais ne craignez point, quoique mon intention soit de substituer une autre personne au choix que j'avais fait de vous pour surveiller l'exécution de mes dernières volontés, ne craignez pas, dis-je, que je vous aie oubliée. Je connais dans le fond de la Normandie une dame qui est veuve d'un de mes anciens camarades de collège. Ses revenus sont assez limités, et elle sera très-contente de recevoir une certaine somme annuelle, avec une jeune personne, comme vous, en qui elle trouverait une amie, et qu'elle serait très-heureuse de présenter dans le cercle de ses connaissances.

Il s'arrêta de nouveau.

Hélène crut que la vie allait la quitter. Une foule de mauvais sentiments s'agitaient dans son sein.

Jamais elle n'aurait soupçonné une démarche plus imprévue, plus désagréable ni plus brutale. Aussi, quelle haine elle éprouva pour le baron en ce moment ! Quoi qu'il dût advenir, elle jura qu'aucun de ces plans ne recevrait son exécution.

—Je conçois que, naturellement, tout cela vous agite, Hélène, dit M. de Romilly après l'avoir examinée quelques instants. Ce changement dans votre vie détruira certaines espérances auxquelles vous n'aviez pas renoncé concernant le duc de Flamanville.

Elle bondit sur ses pieds et répliqua avec un geste d'impatience :

—Monsieur de Romilly, vous en avez déjà dit assez sur ce point pour détruire tout le fol espoir auquel j'ai pu un instant me laisser aller.

—Ce que vous me dites-là me fait plaisir, répondit le baron ; mais, s'il en est ainsi, je crains de ne m'être pas suffisamment expliqué pour vous éclairer à l'endroit de ce jeune drôle de Rivolat. J'ai bien peur que vous ayez eu la faiblesse de lui avoir accordé un rendez-vous hier soir.

Elle frappa du pied avec colère.

—C'est un faux ! s'écria-t-elle.

Il la regarda, en s'étonnant de sa véhémence, et puis, haussant les épaules, il dit froidement :

—J'accepte votre démenti. Dans tous les cas, laissez-moi achever en disant que, tandis que vous résiderez avec la veuve dont

je vous ai parlé, je vous allouerai un revenu suffisant pour vivre honorablement ; mais je vous jure, Hélène, que si j'apprends que vous ayez aucun rapport ou aucune communication avec Ernest Rivolat, je cesserai de vous rien donner et que tout sera fini entre nous.

Elle crut que son cerveau, son cœur, allaient éclater, mais elle n'osa proférer une parole.

—Il est inutile, Hélène, ajouta le baron, de prolonger cette entrevue. Je vous ai exposé mes vues. Vous comprendrez, je pense, la nécessité de vous préparer immédiatement à votre changement d'existence. Au surplus, je vous parlerai aussitôt que j'aurai réglé le détail de tout cela. Adieu.

Elle s'inclina avec une politesse cérémonieuse qui parut lui déplaire et se retira précipitamment, comme si elle eût craint que la colère ne lui fit commettre une imprudence regrettable.

Le baron la suivit du regard, d'abord en fronçant les sourcils, et puis avec une expression de pitié.

—Pauvre enfant, murmura-t-il, son agitation était bien naturelle. Je voudrais pouvoir chasser les soupçons que j'ai conçus contre elle. J'ai de la défiance sans que je puisse dire pourquoi. Elle est ambitieuse, je le sais. La vue constante de ce château l'a conduite à des idées qui pourraient lui être fatales. Il est donc à souhaiter qu'elle parte le plus tôt possible ; au bout de quelque temps elle en sera que plus heureuse.

Hélène resta enfermée dans sa chambre toute la journée. Elle passa le temps à employer des moyens plus impossibles les uns que les autres d'empêcher l'exécution des arrangements de M. de Romilly. Enfin elle se décida à écrire à la hâte un billet à Ernest Rivolat, qu'elle fit porter à la poste.

L'écriture en était déguisée, et il ne contenait que ces mots :

Il faut que je vois Vargat tout de suite.

VI

ET D'UNE.

Durant quelques jours, Hélène continua à être dans un état d'excitation indicible. Cependant, elle prit sur elle pour paraître aimable comme à l'ordinaire, et d'avoir l'air d'être dans les meilleurs termes avec les divers membres de la maison et particulièrement avec M. de Romilly.

Elle réussit à dissimuler ses anxiétés, ses craintes, ses souffrances et passa presque tout son temps dans la société de Béatrice.

Elle était parvenue à faire sa paix avec cette douce et charmante enfant en lui prodiguant des caresses qui lui firent oublier la violence avec laquelle elle l'avait repoussée.

Hélène lui parlait souvent de la séparation qui approchait. Elle lui dépeignait, dans un langage brillant, l'espèce d'établissement pénitentiaire où l'on allait l'envoyer et faisait à Béatrice un portrait, qui n'était pas qu'attrayant, des sombres édifices où elle irait en pension, où elle aurait pour maîtresses de grandes femmes raides, à la figure osseuse et au front toujours sévère.

Béatrice pleurait amèrement en entendant parler du sort qu'on lui réservait ; mais Hélène redoublait alors d'attentions et cherchait à la calmer en lui disant que c'était pour son bien et dans son intérêt qu'on voulait la séparer de ceux qui l'aimaient—et qu'elle en aurait la preuve un jour, quand elle serait devenue une grande dame, une de ces personnes illustres qui ne manquent jamais d'amis et qui oublient, surtout après une longue séparation, leurs pauvres con-

sines qui avaient été pour elles si tendres et si dévoués.

Béatrice roulait alors ses bras autour du cou d'Hélène, s'attachait à elle et sanglotait en protestant qu'elle ne se séparerait jamais d'elle. Elle témoignait tant d'affection à Hélène que celle-ci se consolait à l'idée de de l'influence qu'elle possédait sur elle et qu'un jour pouvait venir où cette influence serait utile à l'accomplissement de ses desseins.

Huit jours, quinze jours, trois semaines se passèrent et Vargat ne donna pas signe de vie.

Raoul partit pour la pension. Tout ce que put faire Hélène ce fut, à force de ruses, de retarder son départ de trois ou quatre jours.

Il était donc parti et Vargat ne lui envoyait seulement pas un mot ; elle n'avait pas non plus entendu parler de Rivolat.

A tout hasard, elle se rendit plusieurs fois, la nuit, au bouquet de hêtres, qui avait servi de lieu de rendez-vous ; mais elle n'y trouva personne.

Soudain, un matin, elle apprit que M. de Romilly était parti, en emmenant Béatrice avec lui.

Il lui avait laissé un billet où il l'informait brièvement qu'il avait trouvé pour sa fille une pension où il était allé la conduire et qu'il avait voulu éviter des adieux qui n'auraient fait qu'ajouter à la tristesse de Béatrice.

Il y avait quelque chose de si froidement hautain dans la rédaction de ce billet, quelque chose de si singulier dans le fait d'emmener Béatrice sans lui permettre de lui dire un simple adieu, qu'Hélène ne put se défendre d'un sentiment d'alarme.

Le baron la soupçonnait-il ? Avait-il deviné quel était l'objet constant de ses pensées ? Avait-il imaginé tous ces nouveaux arrangements pour déjouer ses machinations coupables ? C'était impossible. S'il avait seulement conçu une pareille idée, il est à croire qu'il ne lui aurait pas permis de rester une seule minute de plus sous son toit ; il ne serait pas parti comme il l'avait fait, la laissant maîtresse de la maison.

Il est vrai qu'elle savait que sa domination au château n'avait plus que quelques heures d'existence et que le baron reviendrait bientôt pour la conduire dans ce lieu inconnu où elle était bien déçue, d'ailleurs, à ne rester que si elle ne pouvait pas faire autrement.

Elle adressa une seconde lettre à Ernest Rivolat, dans laquelle elle se montra encore plus pressante que dans la première.

Ce fut avec la plus grande anxiété qu'elle attendit la réponse.

Mais cette réponse ne vint pas.

Un matin, elle fut tout étonnée d'apprendre d'un des domestiques du château, que le duc de Flamanville était venu pour faire une visite au baron de Romilly et que, ne le trouvant pas, il avait exprimé le désir de présenter ses hommages à mademoiselle Hélène, si elle pouvait le recevoir.

Elle lui fit savoir qu'elle était très-flattée de l'honneur qu'il voulait bien lui faire et ajouta que, dans un moment, elle allait descendre.

Elle courut dans son cabinet de toilette. Elle vit dans sa glace combien elle était pâle, combien même elle avait les traits fatigués, et elle employa tout son art à faire disparaître les traces des souffrances qu'elle avait endurées.

Jeune, belle et admirablement faite, elle n'eut besoin que de quelques secondes pour se rendre charmante. Le grand espoir dont elle était animée, l'anxiété que lui causait le désir d'atteindre l'objet de son ambition

communiquaient à ses yeux un éclat inaccoutumé et lui prêtaient un air de dignité extraordinaire.

Quand elle entra dans le salon, le sourire sur les lèvres et qu'elle salua le duc, celui-ci fut littéralement ébloui par sa beauté.

Il s'imagina qu'elle avait grandi depuis qu'il ne l'avait vue et il demeura convaincu qu'il n'avait jamais rencontré son égale pour la grâce, la noblesse et la distinction.

Son intention avait d'abord été de prendre vis-à-vis d'elle un air de condescendance, mais en même temps de froideur, — d'être poli, mais de ne montrer aucune familiarité.

Il avait reçu de M. de Romilly une certaine communication, et c'était pour s'entretenir avec lui à ce sujet qu'il était venu à la Tour-Blanche, accompagné d'un seul domestique. Il y avait quelques questions qu'il était désireux de faire et auxquelles il avait espéré que le baron répondrait sans difficulté. Mais, comme il était absent, il avait pensé que, peut-être, il lui serait possible d'obtenir ces renseignements de la personne même qui faisait l'objet de la communication qui lui avait été adressée.

Il s'aperçut qu'il lui faudrait de la délicatesse et du tact pour y arriver sans blesser ses sentiments ; mais il se flatta de réussir d'autant plus facilement qu'après tout, celle à qui il avait affaire n'était, d'après ce qu'on lui avait appris, qu'une parente pauvre du baron de Romilly.

Mais il avait à lutter contre forte partie. Hélène fit de son mieux pour le fasciner et son succès, sous ce rapport, fut complet ; et, quoiqu'il la considérât comme une jeune fille sans fortune, elle sut le forcer à lui témoigner respect, égards et considération.

Enfin, se demandant si le baron ne s'était pas rendu coupable de quelque erreur et ne pouvant plus résister à l'envie qu'il avait de faire les questions qui se pressaient sur ses lèvres, il lui dit, presque brusquement :

—Le temps est superbe ; est-ce que cela vous fatiguerait de faire une petite promenade dans le jardin ?

—Ce sera un vrai plaisir pour moi, monsieur le duc, répondit-elle, un plaisir d'autant plus grand que je n'étais pas sortie de mon boudoir de toute la journée.

Elle envoya une domestique chercher son chapeau, son châle ; et, avec une hauteur de manières qui charma le duc, elle donna quelques instructions à sa femme de chambre, et puis, avec un sourire des plus engageants, elle annonça qu'elle était prête à accompagner M. de Flamanville.

Ils descendirent dans le jardin et entrèrent dans les parterres, au sujet desquels le duc fit quelques remarques, et puis, il dit avec cette brusquerie qui semblait lui être habituelle :

—A propos, mademoiselle de Romilly, le baron m'informe, dans le billet qu'il m'a adressé, que cette enfant si jolie et si délicate que j'ai vue ici, lors de ma dernière visite, est sa fille.

Hélène le regarda vivement et sentit que la situation était critique ; mais elle se fia, pour en sortir, à son tact de femme et à son habileté à donner à ses réponses une interprétation autre que celle qu'elles comportaient réellement.

Elle répondit donc affirmativement, d'un air indifférent.

—Son enfant unique, je crois ? poursuivit-il.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

PALAIS DE BIJOUX

Les fêtes de Noël et du jour de l'An approchent, et chacun songe déjà aux cadeaux qu'il aura à faire ; il se demande avec inquiétude où il pourra se les procurer au plus bas prix. Dépenser son argent pour en tirer le plus de profit possible et faire en même temps un plus grand nombre d'heureux, voilà la question essentielle.

Un bijou quelconque, un bracelet, un collier, des pendants, une montre, une pendule, etc., ce sont autant d'objets qu'on aime à recevoir et qui nous rappellent sans cesse le souvenir du donateur. Mais toujours se présente cette misérable question d'argent, car les bijoux sont chers. Heureusement cette année, nous avons, au milieu de nous, une maison qui se distingue, entre toutes, par son immense et magnifique fonds de bijoux, qui sont offerts à des prix relativement fort doux. La maison T. A. GROTHE, 95½ rue St-Laurent, se fait remarquer par son élégance et son goût ; ses décorations à l'intérieur sont tout à fait artistiques ; c'est en un mot, un véritable petit palais, où les bijoux les plus divers sont étalés d'une manière féérique. Vous y trouverez un assortiment complet de bagues, broches, camées, émaux, pierres, médailles, montres d'or, montres d'argent, à remontoir, depuis \$5, chapelets en pierres précieuses, chaînes, colliers, épingles, boutons de manchettes et de cols, services à thé et à dessert, pots à l'eau, coupes de toutes sortes, nécessaires de toilette, articles nouveaux divers, pendules françaises et américaines, boîtes en peluche, éventails, etc. Toutes ces marchandises sont vendues à des prix extraordinairement bas, et chaque objet est garanti pour sa valeur, ce qui est un avantage immense. Allez donc, en pleine confiance, acheter vos étrennes chez M. Grothe, 95½ rue St-Laurent ; ses marchandises sont de premier choix ; ses prix très modérés et ses employés d'une politesse exquise. Entrez donc sans crainte, et voyez, mais hâtez-vous. M. Grothe se fera un plaisir de vous montrer toutes ces belles marchandises.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS, Locataire et Gérant.

ABBEY & GRAU,

Grande Cie d'Opera Français et Italien

Sous la direction de MM. Henry Thomas et Charles Harriss.

Mardi soir, 26 Janvier.

LES HUGUENOTS, Opéra de Mayerbeer.

Mme Emma Albani dans le rôle de Valentina.

Mercredi soir, 27 Janvier.

FAUST, Opéra de Gounod.

Mme Pettigiani dans le rôle de Marguerite.

Jeudi soir, 28 Janvier.

LOHENGRIN, Opéra de Wagner.

Mme Emma Albani dans le rôle de Elsa di Brabente.

Prix : \$3.00, \$2.50 et \$2.00. Galeries, \$1.00.
La vente des billets commencera mardi, le 19 janvier, à 9 hrs avant-midi, chez Nordheimer.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 25 JANVIER,
Après-midi et soirée.

La grande Compagnie de Variétés de

WILLIAMS & ORR,

20 Artistes 20

Une des plus fortes organisations voyageant en ce moment.

CHAQUE ACTEUR UN ARTISTE

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

REILLY & WOODS.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE URCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —
DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches du VEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonsnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vernueil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DR —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons
A BON MARCHÉ
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Paucon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—*Specimen franco sur demande.*

Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

Montreal, 27 mars 1882.
Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.